J.-B. PLANTE
AVICULTEUR

HISTOIRE D'UNE POULE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Deuxième édition entièrement revisée

QUÉBEC
1908

J.-B. PLANTE
AVICULTEUR

HISTOIRE D'UNE POULE

RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Deuxième édition entièrement revisée

QUÉBEC
1908

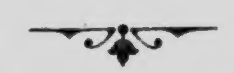
INTRODUCTION

L'*Histoire d'une Poule racontée par elle-même*, est un veritable traité d'aviculture pratique, condensé, précis, et présenté sous une forme attrayante, sans aucun terme technique.

Traité complet d'aviculture, il l'est en effet, puisqu'il traite du choix, des règles générales, et de l'alimentation des poules pondeuses, de la construction du poulailler, et fournit des renseignements particulièrement utiles à celui qui veut retirer des profits de l'élevage des poules. On y trouve même les données statistiques du commerce des œufs dans les principaux pays.

Bref, c'est un résumé complet de ce qu'il importe de savoir sur ce sujet.

Ce modeste opuscule, qui comprend trois causeries, est donc d'une grande valeur au point de vue économique.



HISTOIRE D'UNE POULE

racontée par elle-même

PREMIÈRE CAUSERIE

J'ai vu le jour sur le coteau de Sainte-Anne de Beaupré, dans la région centrale de la province de Québec, le 10 juin 1903.

Mon maître qui, du bien visait toujours au mieux, avait étudié avec grand soin les différentes races de poules qu'il y a profit d'élever en ce pays.

L'observation lui fit bientôt reconnaître que la Livourne l'emportait sur les autres et parce qu'elle pond davantage et qu'étant de petite taille, elle résiste mieux aux intempéries du climat canadien.

Mais parmi les poules de cette race, il y en a de plusieurs couleurs.

L'étude comparative que mon maître eut l'idée d'en faire, le convainquit définitivement que la brune est la meilleure, parce qu'elle est la plus rustique, la plus forte et la plus prolifique.

Toujours poursuivi pas son désir de mieux faire, il s'aperçut encore que le choix rigoureux des meilleurs sujets était, de plus, indispensable pour obtenir et conserver la race dans toute sa pureté.

Il fut récompensé de ses soins par l'apparition de votre servante et par les louanges que ma petite individualité lui mérita.

DEUXIÈME CAUSERIE

Je suis donc une Livourne brune, toute fière de ma belle prestance et de mes qualités incontestables. Aussi suis-je heureuse de pouvoir donner mon *portrait* à chacun de mes nombreux lecteurs.



A première vue on remarquera que ma crête est en rosace (Rose-Comb) au lieu d'être simple comme on en voit tous les jours. C'est à cette forme que je dois de l'avoir conservée sans blessure et victorieuse des atteintes du froid parfois si vif de notre climat.

Le nid qui m'a vue naître était le plus confortable qui se puisse voir. Imaginez un grand morceau de gazon retourné, légèrement creusé en forme de soucoupe et recouvert d'une couche suffisamment épaisse (environ un demi pouce) de paille de bois (*ripes* d'emballage), en sorte que j'étais là mieux que dans la ouate, et à l'abri des nombreux, gênants et dangereux parasites qui, d'ordinaire, s'attaquent aux poussins.

Le poulailler où se trouvait mon nid, était construit à l'intérieur d'une grange, à son extrémité sud-ouest. Il était conséquemment entouré d'une couche d'air quasi emprisonnée qui le mettait à l'abri des vents dominants : l'humide *nord-est*, dont les effets sont si pernicieux à la santé des poules et à leurs produits, et les vents si froids du nord et du nord-ouest.

Les pans de ce poulailler, de même que le plafond, étaient faits en coton écru (coton jaune

ordinaire du commerce) ; cette sorte de contruction donnait les meilleurs résultats.

Un solide plancher à l'épreuve des rongeurs, trois hautes fenêtres et une porte vitrée complétaient mon habitation. Tout cela avait été fait d'une façon on ne peut plus économique et pratique, mais avait des dimensions suffisantes pour me donner l'illusion du *Paradis des Poules.*

Les fenêtres y laissaient passer une telle lumière que je me serais crue en plein air, n'eût été le fait que j'étais préservée des grandes chaleurs du milieu du jour et hors de l'atteinte des fraîcheurs de la nuit. Les dimensions étaient si bien calculées—nous étions vingt poules dans un poulailler long de 12 pieds, large de 11½ et haut de 8—que toutes les vieilles pensionnaires, qui en avaient pourtant vu bien d'autres, en parlaient de la manière la plus élogieuse. Il en était de même de la ventilation qui était parfaite ; elle s'opérait insensiblement naturellement, par les pans et le plafond faits de coton comme je l'ai dit précédemment.

Il faut vous dire que j'étais l'objet de beaucoup d'attentions de la part de mon maître.

L'installation générale du poulailler comprenait deux parties.

Dans la petite pièce, dont le plancher était recouvert d'un mélange de gravier et de coquilles d'huîtres écrasées, se trouvaient les pondoirs, au-dessus une plateforme en tôle galvanisée et enfin les perchoirs, branches d'arbres à écorce rugueuse, badigeonnées au lait de chaux, bien préférables aux perchoirs à surface lisse et aux planchettes.

La grande pièce renfermait une épaisse couche de rabotures (*ripes* ordinaires) de bois, la meilleure litière que je connaisse, et bien supérieure au foin, à la paille, etc.

La disposition particulière du poulailler au point de vue sanitaire,—une propreté méticuleuse, que mon maître observait avec une scrupuleuse sévérité—, avait pour résultat de nous garder, mes parents et moi, dans une santé parfaite, et aussi d'empêcher les parasites d'élire domicile chez nous.

On m'a dit que l'œuf d'où je proviens était de grosseur moyenne et que sa coquille était dure, de forme très régulière, sans déformation aucune, et d'un beau blanc. Il fut laissé à ma mère qui se mit à le couver le même jour qu'elle l'avait pondu, ce qui fut cause qu'il put éclore le dix-neuvième jour, tandis que, comme chacun

le sait, l'éclosion a généralement lieu le vingt-unième jour. C'est sans doute à cette circonstance que je suis redevable, dans une large mesure, de ma bonne santé et de ma grande vigueur.

Pour colorer fortement le jaune de l'œuf et donner plus de vitalité à son germe, rien ne vaut comme l'herbe tendre.

Et c'est pour permettre à ma mère d'en manger à son besoin que son maître et le mien, en aviculteur averti, ne lui fit commencer son incubation que le 22 mai.

Aussi, le 10 juin suivant, au moment où la nature se réveille et infuse une énergie nouvelle dans tous les êtres vivants, je sortais seule et toute vigoureuse de ma coquille.

Vingt-quatre heures après, on me transporta, avec ma mère dévouée, dans un verger, sur un gazon de trèfle bien fourni, où j restai jusqu'au mois de novembre, c'est-à-dire pendant toute mon enfance, en pleine et entière liberté. Aussi, vous ne sauriez imaginer l'accroissement rapide que me fit acquérir un semblable séjour, où j'étais nourrie en quelque sorte comme le gibier. Proies vivantes : vers, petits mollusques, araignées, insectes et leurs larves, et plantes aroma-

tiques, voilà quelle fut mon alimentation pendant chaque belle saison. En conséquence je me couvris de plumes fort rapidement, et ma constitution devint très robuste. Les seules précautions sanitaires, dont on s'occupa à mon égard, furent de me mettre à l'abri du vent et de l'humidité.

L'hiver, mon alimentation fut basée sur celle qui est fournie, l'été, par la prévoyante nature c'est-à-dire qu'on me donna, à la place des insectes, l'équivalent en *os, dégraissés et broyés,* auxquels on ajoutait un peu de *viande crue, maigre et hachée,* dans la proportion d'une partie d'os et de deux parties de viande, de manière à former une once de nourriture distribuée chaque jour, matin ou midi, dans un auget. Voilà pour les aliments de provenance animale.

Les aliments de provenance végétale furent : l'avoine (2 onces distribuées le soir seulement) ; du pain ordinaire ou préférablement du pain de trèfle, rassis (plus il est dur, mieux il vaut), 2 onces chaque jour, matin ou midi, réduit en petits morceaux. L'avoine et le pain étaient invariablement jetés dans la litière.

Il y avait toujours devant moi, suspendu au plafond par une ficelle, à deux pieds du plancher,

un beau chou pommé dans lequel je prenais de savoureuses becquées.

Comme boisson, j'eus toujours de l'eau limpide, courante, et, l'hiver on me donnait aussi en même temps de la neige autant que j'en voulais.

On a toujours évité avec un soin extrême de me fournir des aliments *mouillés* artificiellement, de même que des aliments *gras*, qui provoquent la diarrhée, et aussi de ces fameuses *poudres à faire pondre* ; voilà pourquoi je suis devenue une pondeuse si renommée. Le fait est que, toute jeune encore, je pondais déjà. Et tenez ! voulez-vous savoir, amis lecteurs, la quantité d'œufs que j'ai donnée à mon maître en échange de ses bons soins ? Je vais vous le dire :

La 1e année (novembre et décembre 1903) j'ai pondu	20	œufs
La 2e année (1904) j'ai produit	120	"
La 3e " (1905) j'ai donné	135	"
La 4e " (1906) j'ai fourni	115	"
Total	390	"

jusqu'à l'âge de 4 ans.

Maintenant que je suis trop vieille pour faire des œufs, d'après les principes économiques, *je fais de la chair et de la graisse, j'acquiers du poids en me reposant*, et tout en me reposant je

vous raconte mon histoire, ce qui est encore, n'est-ce pas ? une excellente façon de vous prouver mon utilité jusqu'à la fin.

TROISIÈME CAUSERIE

Mon histoire est finie, et il ne me reste plus qu'à mourir. Je pourrais donc mettre ici un point final à ma causerie. Pourtant, un mouvement de vanité dont je ne puis me défendre, me pousse à faire passer sous vos yeux, avant de terminer, le tableau d'honneur de notre espèce, où sont inscrits les services que nous rendons à l'humanité.

Une publication récente porte le commerce international des œufs, abstraction faite du commerce local, à 3 millions de quintaux métriques (le quintal métrique est d'un peu plus de 200 livres), représentant une valeur de 60 millions de piastres.

D'après le recensement de 1900, il y avait aux États-Unis 233 598 005 poules âgées de plus de trois mois.

Ces poules ont pondu 1 293 818 144 douzaines d'œufs représentant une valeur de $144 286 370.

Ce pays consomme presqu'entièrement sa colossale production d'œufs ; il n'en a exporté en 1902, que 2 717 990 douzaines, représentant $528 679.

L'élevage des poules est en haute estime chez les Américains, j'en trouve une nouvelle preuve dans ce fait qu'en 1897, la législature de l'État de l'Illinois accordait à *The Illinois State Poultry Association* une subvention de $2 000, et insérait dans le préambule de cette décision législative la déclaration suivante :

" Puisque l'on encourage par tous les moyens possibles la fabrication du beurre et du fromage, il n'est que juste de contribuer à l'avancement de l'élevage des poules, qui est une source de profits autrement plus sûre que l'industrie laitière."

Parmi les principaux pays d'exportation, la Russie tient la tête avec $20 000 000

puis viennent successivement :

le Danemark	14 000 000
l'Allemagne	7 000 000
la Belgique	3 600 000
la France	2 400 000
l'Italie	2 000 000
la Turquie	1 800 000
l'Égypte	1 200 000
le Canada (1905)	712 866

D'après toutes ces données statistiques, il ressort donc de toute évidence que l'élevage des

poules est l'une des branches les plus lucratives de toute exploitation agricole.

N'est-ce pas que l'importance de notre rôle me justifie d'être fière de me dire

UNE LIVOURNE BRUNE ?

